

AMÉLIE DUMOULIN

Je pars et l'émousse et les po  
ages et  
sommars nous  
un couple.

# FÉMINÉ



Québec Amérique

**TITAN** +



**TITAN +**

Collection dirigée par  
Stéphanie Durand





## Projet dirigé par Stéphanie Durand, éditrice

Conception graphique : Nathalie Caron

Mise en pages : Julie Villemaire

Révision linguistique : Isabelle Pauzé et Chantale Landry

En couverture : © Dominique Nadon-Fortin, *Sweet Dreams*, œuvre mixte, 24 x 20 pouces

Québec Amérique

329, rue de la Commune Ouest, 3<sup>e</sup> étage

Montréal (Québec) Canada H2Y 2E1

Téléphone : 514 499-3000, télécopieur : 514 499-3010

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. L'an dernier, le Conseil a investi 157 millions de dollars pour mettre de l'art dans la vie des Canadiennes et des Canadiens de tout le pays.

Nous tenons également à remercier la SODEC pour son appui financier. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

---

Canada



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

SODEC

Québec



---

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Dumoulin, Amélie

Fé M Fé

(Titan + ; 110)

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-7644-2952-5 (Version imprimée)

ISBN 978-2-7644-2980-8 (PDF)

ISBN 978-2-7644-2981-5 (ePub)

I. Titre. II. Collection : Titan jeunesse ; 110.

PS8607.U49F4 2015      jC843'.6      C2015-940850-4

PS9607.U49F4 2015

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2015

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© Éditions Québec Amérique inc., 2015.

quebec-amerique.com

**AMÉLIE DUMOULIN**



Québec Amérique

© Éditions Québec Amérique Inc., 2015.





*À Francis,  
l'idée derrière toutes les choses magiques.*



PARTIE  
ROSE



J'ai souvent l'impression d'être venue au monde dans une sorte de cocon, fait avec des retailles de tissus, des bouts de laine, de l'amour, des plumes et des poils, de la poussière et beaucoup de chaos, dans un quartier de Montréal qui a longtemps été pour moi un royaume, le Mile-End. Il me semble que ma mère a toujours eu une aiguille et du fil attachés à son t-shirt ou enroulés dans ses cheveux, prête à coudre quelque chose. Mais chaque fois qu'elle me fabriquait une jolie petite robe, j'avais l'air d'un chou emballé, chaque fois qu'elle voulait m'enseigner l'art des aiguilles, quelqu'un était sérieusement blessé. Alors on m'a laissée pousser, à l'ombre des machines à coudre et des piles de coton, rayonne et polyester, en espérant qu'un jour je découvre ce que mon père appelle ma « vraie nature ».

C'est certain que mes parents devaient se croire vraiment *hot* de m'avoir appelée comme ça, Fé. Mais franchement, en tant que fille dodue et zéro gracieuse, j'ai pas toujours trouvé ça facile de vivre (depuis presque 15 ans) avec un nom qui

fait penser, quand on l'entend, à une pitoune légère qui vole en pétant du brillant. Je sais pas...

En fait, aujourd'hui, si je cherche ce qui me définit vraiment, en ce moment, tout ce qui me vient en tête, c'est une équation simple mais non résolue :

F É M F É



— Fé, dans ton lunch, t'as des œufs pas cuits que tu mettras au micro-ondes genre une minute pour te faire, t'sais comme une sorte d'omelette, là ? Y'a aussi un pied de céleri et des réglisses.

— O. K. M'man, O. K... Élisabeth II ! Est pus dans toilette ? Je l'ai vue hier...

— Fé, ôte ton casque de lutteur quand tu me parles !

— Fé, s'ils t'écoeurent à l'école parce que t'as pas encore ton kit de compas, dis-leur que ton papa fait dire que tu l'as, mais qu'il est resté dans le chariot élévateur de la *job* qui est barré parce que mon chum Denis s'en est servi en fin de semaine pour le mariage de sa fille et qu'il a gardé les clés et que, donc, tu devrais le ravoir demain... s'il pleut pas.

— P’pa, je pense pas que t’as le droit d’aller au travail en pyjama.

— Mon pyja... Hé, merde !

— Fé, une dernière chose. Je trouve de la salade partout dans l’appart, dans ma chambre, sur le plancher de la cuisine, j’ai failli me tuer en pilant dessus... Jean!!! C’est *weird*, on dirait que je viens d’entendre tes guitares tomber... toutes seules... dans ton bureau.

— Élisabeth II, bouge pas, j’arrive !!!

— Je te jure, Fé, si elle a poqué ma Strato-caster en forme d’éclair... c’est tartare de tortue pour tout l’monde à soir tabarn...

C’est pas de notre faute, c’est juste qu’on est pas doués pour le quotidien.



À l’école, j’ai une amie et un violoncelle.

Mon amie Lucie et moi, on est deux extra-terrestres parce qu’on a ni téléphone cellulaire ni autre gadget à piton. Quand on a besoin de se parler, on se rejoint à nos cases. C’est fou, mais ça marche assez bien. Elle me prête des BD, je lui refille les retailles de tissus de l’atelier de ma mère. Elle s’en sert pour créer des bijoux bizarres qu’elle est la seule à aimer. On partage souvent une boîte de Smarties au dîner pour dessert. On se ressemble.

Mon violoncelle, je le vois tous les jours dans le local de musique. On s'aime à la folie. J'aime le prendre, le serrer dans mes bras et caresser ses cordes. Il me le rend bien en ronronnant de plaisir. Je suis pas une virtuose, ça m'intéresse pas de le devenir, mais j'y consacre beaucoup de temps, essentiellement parce que c'est dans le local de musique que je me sens le mieux au monde. Je pousse la lourde porte, ça sent le bois et le papier, je vois mon gentil instrument qui m'attend sagement près de ma chaise, je crie « Babouche ! » et j'imagine qu'il me répond « Dora ! ».

Et on se fait un gros câlin.



Tous les deux jeudis, après l'école, je vais acheter du tissu avec ma mère. L'autobus 55 Saint-Laurent me laisse tout près de son atelier, puis on prend le camion de mon père pour ratisser les fabriques de tissus à la recherche de spécimens fluos, bizarres, intrigants ET pas chers. Ils deviendront des t-shirts psychédéliques que maman fabrique, vend par Internet et expédie à travers le monde, surtout au Japon, paradis des excentriques. Mes amis, à l'école, pensent que maman fait un travail génial, facile et très *glamour*. La vérité, c'est qu'elle passe ses journées dans l'ombre,



recroquevillée devant la petite lumière d'une machine à coudre, d'un ordi ou d'une calculatrice, toujours inquiète de l'argent, toujours à deux doigts de tout laisser tomber. Dur, dur d'être son propre patron.

Mais un jeudi sur deux, c'est notre journée, la journée des achats. On met de la musique dans l'auto, on dévalise les entrepôts, on renifle les paillettes, les rubans et les plumes. Même aveugle, ma mère pourrait faire ses achats tellement elle connaît bien les tissus. Moi, j'apprends, à ses côtés. On s'est même inventé un petit concours: « Trouver le tissu le plus laid. » C'est souvent moi qui gagne, j'ai du flair pour le laid. Une fois la perle rare dénichée, on l'achète, puis maman la transforme en quelque chose d'extraordinaire. Toujours se rappeler que la première fois que les gens ont vu des Picasso, ils ont trouvé ça laid. Le laid d'aujourd'hui, c'est le beau de demain.

Notre dernier stop, c'est toujours rue De Gaspé parce que c'est près de notre atelier, et parce que maman fume une cigarette « en cachette » avec madame Nguyen, une Vietnamiennne toute délicate qui vend des Spandex si incroyables qu'ils rendraient jalouse la Femme-Chat.

Pendant ce temps-là, je rôde parmi les tissus extensibles et les fils colorés, et je danse dans les longs corridors vides en passant mes mains sur le béton rugueux des murs, jusqu'à ce qu'elles

brûlent. Ces corridors sont froids, vides, on entend juste le vrombissement étouffé des machines à coudre. Je crie mon nom, puis j'écoute le son rebondir sur les murs :

« Fé... é... é... é... é... é... é! »

Ou je cours très vite, et j'ouvre les bras au dernier moment, comme pour m'envoler. Ça marche pas, mais je recommence. Voler, c'est une question de persévérance. J'y arriverai un jour.



— Félicitations, Lucie. C'est les plus atroces boucles d'oreilles que j'aie jamais vues de ma vie.

— T'es trop chou, Fé, arrête.

— Non, c'est vrai. C'est comme si je portais une guenille de chaque côté de la tête.

— T'es fine, mais t'sais, c'est les tissus de ta mère qui m'inspirent.

— Oui, c'est évident.

— Smartiiiiiiiiiiiiies ?

— *Yes pleeeeeease.*



Un jeudi, alors que je pratique mes techniques de décollage dans le corridor de l'édifice de la rue De Gaspé, je fais la fameuse découverte qui va changer ma vie pour de bon.

En tournant un coin de corridor en béton, je passe rapidement devant quelque chose de troublant et d'extraordinaire qui me laisse l'impression d'avoir vu passer, l'éclair d'un instant, un petit univers caché dans un œuf. Je fais marche arrière. C'est un salon de coiffure ! Là ! Un salon de coiffure miniature, coincé entre les deux grandes portes de métal donnant sur d'autres locaux industriels. C'est fou ! Je suis saisie, je l'avais jamais remarqué avant. Le local doit pas être plus grand qu'une salle de bain et pourtant, chaque centimètre carré semble habité. La lumière est chaude et contraste avec les néons du corridor. Les murs sont recouverts de vieilles tapisseries colorées, de photos d'artistes ou d'animaux, et de vieux ciseaux rouillés. Il y a une miniradio d'où sort une minimusique, un vieux siège de barbier rouge et brillant comme une auto tamponneuse, un lavabo beige, une odeur de doux et de vieux en même temps, et une fille de dos, avec une serviette rose sur la tête, qui parle au téléphone. Je remarque la montre calculatrice jaune à son poignet. Au-dessus du mur, dans le corridor, un écriteau jauni avec des lettres dorées : Salon Rosa. Je suis collée là. Je sais absolument pas comment je vais m'arrêter de le fixer. J'ai trouvé un trésor. Je me sens comme une exploratrice qui voudrait voler un échantillon de cet endroit pour le rapporter dans mon monde en disant :

« Regardez, il y a de la vie dans ce corridor en béton ! Regardez ! »

— Fé !

Ma mère me force à revenir sur terre. Je la rejoins en marchant à pas feutrés : ne pas faire de bruit pour entendre le plus longtemps possible la minimusique de la miniradio de ce minimonde dont je suis la Christophe Colomb.



Visite chez mes grands-parents, affectueusement surnommés les Aristochats. Aller chez les Aristochats, rue Nelson dans le très chic Outremont, c'est faire un grand voyage exotique au prix d'un simple billet d'autobus. Bien sûr, ma mère trouve sa famille bourgeoise, terriblement guindée et ennuyante (mon père itou). Mais les enfants – chez les Aristochats, on est des enfants jusqu'à l'âge de 21 ans –, on a le privilège de se promener à notre guise dans leur immense maison labyrinthe avec des murs recouverts de tapisseries en tissu représentant des scènes de chasse. Parfois, dans des recoins, on découvre des échelles de bois qui mènent à des pièces cachées remplies de livres et d'œuvres d'art. On se frotte sur les murs, on renifle l'intérieur des vieilles encyclopédies en décomposition, on vide discrètement le contenu des malles remplies de costumes et de

tutus défraîchis (ma grand-mère a déjà été ballerine). Parfois même, par défi, on goûte un peu aux alcools cachés au sous-sol dans un vieux meuble à tourne-disque.

Et j'ai pas encore parlé de la bouffe: mousse de ceci, brioché de cela, faisane qui fait le beau couché sur un grand plat posé sur un plus grand plat et un autre plus grand en dessous... On se régale, chez les Aristochats. Mais étrangement, on mange pas. Ou si peu, ou plutôt juste ce qu'il faut pour tenir jusqu'au prochain repas. Tout pour rester mince, quoi! Ma grand-mère pourrait me pardonner d'avoir égorgé à mains nues 20 bébés chats ou d'avoir aidé un criminel à quitter le pays, mais jamais elle me pardonnera mes quelques livres de graisse en trop qui déshonorent toute la lignée familiale, mince de mères en fils et en filles. Et elle a pas besoin de m'en parler beaucoup pour que je sente combien je la déçois. Elle lance tout le temps une ou deux remarques cinglantes et baveuses à propos de mon appétit ou de mon poids lorsque je me sers pour une deuxième fois à la table buffet.

— Elle se fait des réserves pour l'hiver?

M'en fous, je veux pas être eux. Ils mangent en ayant peur de manger, et en s'inquiétant de ce qu'ils mangeront, et de ce que les autres mangent. Moi, quand je mange, c'est parce que j'ai faim; quand j'en reprends, c'est parce que c'est bon;

quand j'en reprends une troisième fois chez les Aristos, c'est juste pour les faire chier. Ha, ha! Mon petit plaisir secret est de défier du regard toute cette bande de coincés du derrière en trempant lentement et longuement une grosse tranche de pain beurrée dans le pot de crème fraîche qui accompagne le caviar. Ça les rend tous fous. Ils me dévisagent, dégoûtés et envieux. Mais j'ai un complice: mon oncle Patrice, 29 ans, avide de vengeance familiale (on le force à s'asseoir à la table des enfants parce qu'il est pas encore marié). Pendant que j'accomplis mon « massacre au beurre », il ricane de façon sadique, assis sur une minuscule chaise rose avec des nou-nours. Ghanhaha! Après le souper, on ira ensemble, comme d'habitude, s'évacher chacun dans son sofa Louis XVI pour digérer et comploter en vue de notre prochain crime au buffet des desserts.

Retour en autobus, ventre plein, mal de cœur, deux nouvelles histoires en tête au cas où je deviendrais une romancière célèbre: une se passe dans une bibliothèque cachée dans une maison abandonnée... Un enfant y est élevé sans connaître le monde extérieur (question: les livres peuvent-ils remplacer le monde réel?). L'autre, c'est l'histoire d'une vieille femme-oiseau qui oublie chaque jour de mourir tellement elle est occupée à se mêler de la vie des autres.

Deuxième jeudi après LE jeudi de la grande découverte : mon minisalon de coiffure, une fleur sortie du béton. Lorsque je parviens, presque en courant, devant l'entrée, me voilà une fois de plus figée. Décidément, cet endroit a vraiment un effet *weird* sur moi. À l'intérieur, trois personnes s'activent : un homme fin quarantaine, une dame assise qu'il est en train de peigner et une fille, ado. Je la reconnais. C'est la fille à la montre calculatrice jaune, plus de serviette sur la tête, de beaux cheveux noirs ébouriffés, un côté court, un côté long. Le froid du corridor et des néons, la chaleur de ce mini-espace orangé et habité : mon corps peut sentir les deux. La fille s'avance vers moi sans me voir, sans surprise, comme si je venais tous les jours.

— Assis-toi, je vais te laver les cheveux pendant que Michel finit de coiffer sa cliente.

Pas le temps de réfléchir que j'ai déjà la tête dans le lavabo et la face dans le décolleté de Miss calculette jaune. Maintenant, mon corps est entièrement dans la chaleur. L'eau sur ma tête, l'orangé des vieilles tapisseries, des odeurs de citron, de noix de coco et de peau. L'instant suivant, je suis face à Cyndi Lauper, sa photo collée sur le miroir, j'ai une serviette rose sur la tête et ma coiffeuse me demande :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Euh...

— On coupe ?

— O. K.

— Court ?

— O. K.

— « Court » comme dans... comme ça ?

Elle replie mes cheveux à la hauteur de mon cou.

— Ou court comme dans ça ?

Elle me montre un cadre rose avec une photo de Superman.

— O. K. (c'est tout ce que j'arrive à dire).

— Bon. Je te propose qu'on commence en douceur avec une coupe mi-nuque. Tu vas voir, après, quand on a les cheveux courts, c'est une vraie drogue, on peut plus s'arrêter. Mais disons que, comme ils sont assez longs, on va y aller par paliers.

— O. K.

— Félix, j'veais mettre la cassette d'espagnol.

— O. K. p'pa, mais pas trop fort, je me concentre.

Ma coiffeuse agite ses instruments autour de ma tête et ça produit des petits bruits, comme des mouches métalliques près de mes oreilles.

Je la regarde. Son front plisse avant chaque coup de ciseau. C'est maintenant que je réalise



qu'elle est belle, pas juste intrigante, pas juste punk, mais véritablement belle, avec des yeux ronds brun profond et une peau légèrement dorée.

— « *Hoy día me levanto con el sol.* Aujourd'hui, je me suis levé avec le soleil. »

Le coiffeur et la coiffeuse répètent en chœur, machinalement, chaque phrase en espagnol envoyée par la miniradio turquoise, comme s'ils étaient hypnotisés.

— *Hoy día me levanto con el sol.*

— « *Hoy día es un día nuevo.* Aujourd'hui est un jour nouveau... »

— *Hoy día...*

Je sors du salon transformée, presque belle. En tout cas, je porte en moi quelque chose de beau et de neuf que je sais pas encore nommer, mais qui paraît, avec mes cheveux, mais aussi avec mon corps, plus droit, plus électrique. Peut-être qu'au fond de moi, il y a une véritable fée qui veut se réveiller.



Je passerais ma vie à rouler en ville! J'étampe mon front contre la vitre du camion de mon père, sur le côté, et je regarde le paysage défiler. J'invente des histoires à chacune des personnes qu'on croise aux intersections, j'imagine leurs

pensées. Un jour, j'ai vu un pigeon s'envoler d'un trottoir avec un long papier de toilette collé à la patte, on aurait dit un dragon de papier qui flottait dans le ciel. C'est une des plus belles choses que j'aie jamais vues.

De jour, mon père pose le câble pour LA grosse compagnie de câblodistribution. C'est son « alimentaire », qu'il dit (pour excuser le fait qu'il a jamais osé se lancer pour de bon en musique avec son *band* du dimanche après-midi). Mais comme notre famille est très gourmande, papa fait de l'alimentaire le soir itou. Il pose le câble version pirate. Pour 100\$ *cash*, il trafique les boîtes de distribution et il tire un fil jusque dans votre maison pour vous permettre de voir, sur une centaine de postes de télé, l'étendue de la bêtise humaine.

Si un soir j'ai pas de devoirs, papa m'emmène dans son camion et je me laisse porter où il va, en écoutant de la musique reggae ou du vieux jazz à la radio. Papa et moi, on parle peu durant ces moments-là, mais c'est bien comme ça!

Quand la ville est noire et qu'il y a plus grand-chose à observer, à part les jeux de lumière, j'en profite souvent pour m'inventer des histoires de film, de roman ou de BD. Ces temps-ci, mes rêveries vont souvent vers ce salon de

coiffure. Il devient le théâtre de plein de scénarios, parfois loufoques.

INTÉRIEUR – JOUR – SALON DE COIFFURE

*Gros plan sur le miroir de la coiffeuse. Plusieurs clients et habitués défilent et racontent face au miroir une bribe de leur vie, comme un collier de perles fabriqué à partir de toutes ces existences mises bout à bout.*

FINALE

*On découvre que tous les clients, hommes, femmes, vieux, vieilles, Blancs, Noirs, sont en amour avec la coiffeuse.*



— Déjà ? T'es pas contente de tes cheveux ? Moi je trouve que ça te va bien !

— « *No me habías dicho que la mujer vendría...* »

— Non, c'est pas ça, je passais, je voulais...

— C'est vrai qu'on pourrait aller un peu plus loin, rentrer dans le cheveu, enlever un peu de volume...

— « *No me habías dicho...* »

— Papa, baisse le son !

— O. K., je veux bien. J'ai pas beaucoup de temps. Ma mère vient ici tous les deux jeudis faire ses achats chez madame Nguyen...

— Miss Spandex...

— ... Oui, mais elle est pas là aujourd'hui, y'a que son mari, alors elle va pas rester à bavasser.

— O. K. Je te lave pas les cheveux, ça va aller plus vite et c'est mieux pour ce genre de détail, on voit la coupe en la faisant. C'est presque de la sculpture. Viens, assis-toi... Comment tu t'appelles ?

— Fé.

— Moi, c'est Félix.

— Je sais.

J'ai le sentiment de l'avoir déjà vue quelque part, l'impression de la connaître. Je cherche, mais non. Félix sort du cadre du miroir pour aller chercher un peigne. Elle revient. Elle est tout attentive à mes cheveux : on dirait qu'il n'y a rien d'autre qui existe sur la planète. De la sculpture...

— J'aime tes cheveux. Sont pas faciles à dompter, mais quand on y arrive, ils deviennent gentils, gentils, dociles comme des p'tits minous.

Je la regarde me regarder dans le miroir et je ressens une immense chaleur qui part de ma poitrine et irradie dans tout mon corps, jusqu'aux extrémités. À ce moment précis, j'ai une impression incroyable, une sorte d'immense joie, la certitude que tout dans l'Univers est beau et exactement à sa place. Comme si j'avais devant moi la certitude que ma vie allait être une des

plus extraordinaires aventures au monde, comme si j'étais... Penser à autre chose, chanter très fort dans ma tête. Lalalalala. Ça va passer.



Pour les humains normaux, rien de plus facile que d'aller aux pommes : prendre véhicule, aller verger, cueillir pommes, revenir maison, faire tartes. Note : la pomme n'est qu'un résultat de l'activité, le plaisir en est l'objectif. Chez nous, c'est le contraire : comme si ma mère et mon père s'étaient lancé le défi de trouver la manière la plus chiant et compliquée d'aller aux pommes. L'objectif caché étant : s'humilier en campagne.

J'entre pas dans les détails, on m'accuserait d'exagérer, mais disons seulement qu'au cours de cette épopée, on a pu entendre les phrases suivantes :

— Tu roules en sens inverse de la circulation.

— C'est écrit M-A-I-N-E sur le dessus de la carte, c'est une carte du Maine, comme l'État du Maine ! On peut ben tourner en rond, *viarge* !

— Jean, c'est beau ce que tu fais là, mais ce chien a pas l'air d'avoir envie de jouer avec toi, viens ici.

— Je refuse de porter des pansements Spiderman, c'est un violent ce gars-là, UN VIOLENT !

— Ma pauvre p'tite madame, ça fait un bon deux semaines qu'il y a plus de pommes dans les vergers.

Au retour, on a acheté un sac de pommes cirées à l'épicerie et j'ai songé à me faire adopter.



Troisième visite au Salon Rosa. Étrange, j'ai des papillons. Je suis moins préoccupée par l'endroit fantastique que j'ai découvert que par la drôle de fée qui l'habite... J'ai pensé à ce que j'allais porter, ce qui est assez rare. Pourtant, en entrant, je réalise que j'y suis déjà un peu comme chez moi.

— Salut Fé.

— *Hola* Félix, *hola* Michel.

— *Hola* Fé.

Elle m'embrasse sur les joues, comme si on se connaissait depuis toujours, et m'installe sur la chaise sans me poser de questions sur ma présence (ça fait trois fois en un mois que je vais me faire coiffer, quand même!). Puis on se met à jaser comme de bonnes vieilles copines.

C'est facile d'être avec Félix. Elle parle beaucoup, avec aisance, mais elle a pas peur du silence. Sa voix est magnifique, rauque, un grain de laryngite dedans. Mais parfois, quand je la regarde trop intensément au travers du miroir, je perds le fil de la conversation.

Entre les phrases d'espagnol lancées par la radio, elle raconte des histoires et sa vie se tisse au travers. C'est cette fois-là que j'apprends qu'elle a 16 ans, qu'elle va plus à l'école parce qu'elle a trouvé sa voie, et que son père, bien que d'origine péruvienne, parle pas un mot d'espagnol parce qu'il est né ici, et que ses parents ont exigé le français à l'école et à la maison. Michel et Félix ramassent leur argent pour aller faire un grand voyage là-bas, bientôt. Elle semble aussi avoir une quantité industrielle de poissons qu'elle adore plus que tout :

— Le gars du *pet shop*, il me dit : « Un aquarium, t'aimes-tu ça tranquille, genre, beaux poissons de couleur qui barbotent, ou t'aimes ça plus vivant, avec des poissons qui se battent pis de l'eau qui r'vole un peu ? » Faque moi je lui ai dit : « L'aquarium qui grouille pis... »

Moi, je lui parle du travail de ma mère, de l'origine de mon nom et de ma tortue magique, Élisabeth II, qui disparaît parfois pendant deux semaines et qu'on retrouve encore vivante mais à moitié séchée dans une boîte de biscuits ou dans un coin bizarre de notre appartement.



Certains indices me laissent croire que je suis pas dans un état normal.

Ma mère :

— Jean, je crois qu'il faut emmener Fé chez le docteur, elle passe la balayeuse dans sa chambre ! Je répète, Fé *is passing the balayeuse in her room* !

Lucie :

— Je t'ai vue ! T'as pleuré pendant le documentaire poche sur les infections transmissibles sexuellement. Fé, tu peux te confier à moi si tu veux, as-tu peur des I. T. S. ? Ou est-ce que c'est une affaire encore plus *weird*, du genre que tu fais partie d'une secte qui vénère les maladies vénériennes ? Wou, vénère, vénérienne...

Mon père :

— Veux-tu que papa t'aide avec la belle petite cabane en biscuits soda que t'essayes de faire tenir depuis une heure ?



J'y retourne le jeudi suivant : encore les papillons, les nœuds, le cœur qui s'emballe.

Calme-toi, petit oiseau palpitant, calme-toi. C'est juste une personne qui t'impressionne. Dans quelques semaines, elle aura plus ce pouvoir sur toi. Regarde-la bien : race humaine, caucasienne, sexe féminin. Pendant que Félix coiffe une autre cliente, je l'observe fixement pour essayer de comprendre ce qu'elle a de si spécial, et pourquoi elle me fait cet effet.



Félix, étage par étage :

Pieds : Taille moyenne. Baskets vert pomme avec lacets assortis.

Jambes : Assez courtes. Rien d'autre que des jeans de toutes les couleurs a été observé sur ce territoire.

Ventre : Pas maigre, pas rond, chaleureux.

Torse : Pour le haut du corps, c'est le t-shirt qui est roi.

Seins : Assez petits (rien d'autre à dire là-dessus).

Mains : Expressives (au poignet de la gauche, la fameuse montre calculatrice jaune).

Menton : Troué, genre cowboy dans une ancienne vie.

Bouche : Hypnotique et pulpeuse.

Nez : Audacieux.

Yeux : Hypnotiques (encore ce mot ?) et ronds.

Chevelure : Noire, longue d'un côté, courte de l'autre.

L'ensemble : une énigmatique brunette de 16 ans, tout en ombres et en lumières.

Mais dans la somme des parties de ce corps, je trouve pas la réponse à ma question : « Pourquoi je suis obsédée par cette fille ? »



## AMÉLIE DUMOULIN

Amélie Dumoulin est issue de la pratique théâtrale collective. Elle a co-fondé la compagnie de théâtre Joe Jack et John, et a participé à la création et l'écriture de *Quand j'étais un animal*, *Ce soir l'Amérique prend son bain*, *Go shopping* et *Mimi*. Fascinée par la parole comme matériau sonore et vivant, elle a fait une maîtrise à l'UQAM sur l'auteur contemporain Valère Novarina, travaillé comme conseillère dramaturgique sur divers projets et été co-conceptrice de deux spectacles de la compagnie Des mots d'la dynamite. *Fé M Fé* est son premier roman.

# FÉ M FÉ

**AMÉLIE DUMOULIN**

Illustration : Dominique Nadon-Fortin

*Félix remet le bébé pigeon qu'elle vient de trouver dans sa sacoche. Elle m'embrasse d'un côté, s'arrête, me fixe – ses joues sont toutes rouges d'excitation –, elle m'embrasse tout doucement de l'autre côté, puis repart sur son vélo à toute vitesse.*

*— Je vais le sauver, Fé, tu vas voir, il va devenir grand, il va aller à l'université!*

*Je la regarde partir. Je pose la plume sur mon nez. En temps normal, je crois pas que je pourrais tomber en amour avec une fille. Mais une fille qui sauve un pigeon et qui l'appelle Clint, je pense que je vais faire une exception.*

